

Day One

Espèce d'espace, comme disait Perec. Espèce d'usine, cantine, comptine, routine, qui ne l'est pas, peu, à peine, sur les bords, peut-être, et encore, en cachant son jeu sous un sourire de bienvenue chez nous : tarte tatin, collectif d'humains, espace d'écoute dit-on, espèce de menteur, qu'on répond, de bonimenteur conteur, raconteur, jongleur, cracheur de mots, de

gouttes

qui n'ont cessé de toute la journée, avec une surprenante régularité mécanique, par la fenêtre on dirait mécanique. Ta mère. Espèce d'espace qui ne dit pas son nom, qui glisse entre les

gouttes

de la nomination en jouant à être autre par une sorte de pudeur face masquée d'orgueil d'altérité de marginalisme nous y voilà Derrida et Deleuze du coup avec son art mineur qui se la voile sous une toile de cirque jadis pauvre clown pour ne pas une fois de plus avouer, ça y est, ni une ni deux, ni dans ni de :

on est à la rue.

Espace de friche industrielle toujours déjà habité de frais, un déménagement à peine terminé qu'un autre lui succède en succédané de roulotte à jamais immobilisée sur des

parpaings. Pierre ne roule plus, ni Paul ni Jacques, d'ailleurs, ils surfent sur le Net, se glissent ailleurs entre les surfaces lisses des mille plateaux sans télévision et font semblant de retomber sur leurs pattes tandis que les

gouttes

descendent les vitres, se réunissent en collectif retenu un temps par l'égout puis lâché pour couler, rouler, tournebouler, de Tournefeuille aux Ramassiers qui ne collectent pas ni cueillent sauf peut-être les subventions pour loger les nouveaux venus, on s'éloigne du sujet.

Espèce de maison qui dit mais qui n'est pas non plus, appartement appartenant comme de fonction à l'espèce d'ensemble enchevêtré entre béton et bitume avec vue sur piscine mondiale mais sans cuisine, si, minime.

Espace d'expériences de tentatives de projets qui passent entre le fax et le téléphone, des USA, de la porte à côté, baraque à frites et zonards dans l'espace d'angoisse public des arts dits. Tandis que de la rue montent les cris d'une journée historique pour la baraque à ouvrir les esprits : Barak a signé la première page d'un nouveau monde, espèce d'euphorie ricaine qui souffle sur le secteur toujours humide d'une industrie asthmatique tandis qu'en regagnant notre résidence l'escalier œuvre pour l'art et lorgne le contre-collé d'un air dédaigneux ; on est ce qu'on peut. Espèce de fatigue qui remplit l'espace vide de la tête, endorphines en route pour le système synaptique, débranche la prise, ça suffit.

Espèce de Zone

Industrielle en guise d'adresse toujours faussée par l'appellation approximative car d'industrie nul signe de zone non plus en tant qu'espace délimité, habitations et verdure bordent les contours grillagés de l'espace géographique, mètres carrés tracés sur le sol attribués via le cadastre à une propriété de surface jusqu'au centre de la terre et tout ce qui y pousse. Zone de propriété privée fermée collectivisée, certains ont des clés, d'autres pas, ouvrent et referment l'espace de zone d'exclusion en espace de refus de non droit, on y est vite, non ? Trop vite, sans doute, ici c'est zone d'accueil où les autorisations se négocient à la tête du projet et les décideurs déçus d'avoir laissé échapper de la fumée de cigarettes tentent de rattraper le temps perdu en reconnaissances retardataires de zone euro. Zone de création, de créativité, d'échanges, de mise en commun d'idées qui n'appartiennent, juridiquement et depuis toujours, à personne. Zone de transit où le matériel et l'humain débarquent embarquent à intervalles sinon régulières au moins espacées, espaces de plus dans la zone découpée de murs, de grilles, de plantes vertes arrosées de pluie, zones de stockage fermées ou à l'air libre pour espaces de repos dans les intervalles entre zones d'activités pas forcément commerciales mais faut bien manger, non ?

(Parenthèse : Felipe Hernandez, écrivain, estime que l'art ne doit pas être confondu avec le besoin d'activité nourricière, alimentaire, pour le sujet. Ouvrons un espace de débat.)

Espèce de réunion en guise de débat de débâcle de mots qui tournent qui sautent de bouche en bouche qui s'évanouissent à peine esquissés, espace de paroles prises,

saisies, renvoyées à l'autre de peur de rapt, de vol, de viol, de refus d'identité, d'aveuglement égoïste, le respect se parfume au vin blanc, rouge, pastis, l'usine transformée en machine à laver la parole s'envole, propre, doux, au mir laine. Espèce d'espace de différence où le sens glisse se dérobe refuse fuse pensez ce que vous voulez la parole vous rigole au nez. Espèce de sans zoreilles de zoros masqués de zornières pour paroles en peine d'écoute. Ah non ! Stop ! Ça, c'est une autre histoire.

Matin serein

Espèce de psychodrame de spectacle de mise en scène pour seul spectateur unique soi-même comme écoute parole qui boucle entre bouche et oreille collée au téléphone portable espace de troupe qui s'éparpille s'égaille s'étourdie et qui se dit ne peut pas et jamais ne sera autre chose qu'un simulacre de parole parade qui s'écoute dire qu'elle existe, qu'elle existe, qu'elle existe...

Tu parles, tu parles, tu parles, mais tu n'écoutes pas, tu n'entends pas, tu veux que je te dise, tu n'as même pas d'oreilles tellement tu n'entends rien de ce que je te dis, je te dis, je te dis et te répète.

Tu dis tu dis tu dis, mais tu n'es rien, tu dis mais tu ne penses rien, tu n'es qu'une machine qui s'escrime tourne en rond à produire des paroles vides, des paroles laides, des paroles à sens unique. Et merde ! Tu écoutes ? Tu entends ?

La pluie a cessé.

Espèce de spectacle unique inique en boucle utopique double tournée bouclée.
Espace d'écoute fermée, clenche rentrée partie en week-end, vacances, RTT, absentée.

Silence. Espèce de silence soudain qui tombe comme la neige de la nouvelle de Joyce, sur les vivants et les morts. Espèce de raideur, froidure, souillure de chaque parole qui le rompt. Espèce de refus dans le silence qui s'installe, bien plus chez lui que nous. On se regarde. On hausse les sourcils. En silence. Et s'en va sur la pointe des pieds.

L'impression d'avoir dérangé. Espèce d'excuse d'exister de sentiment d'étranger de certitude de gêner de vouloir s'en aller de pulsion de ramper se cacher disparaître cesser le simulacre de s'intégrer pour partager quoi ? Les mots ne se mélangent pas, se rétractent chacun dans son cocon de langage particulier d'être-en-soi singulier, rancunier, dernière porte qui claque, puis plus rien.

Et puis c'est tout

Espèce de brume

qui flotte

sur mer absente

estompe

les contours aigus

de béton tiré au cordeau

angles gommés par l'humidité

qui s'écarte pour laisser passer enfin un rayon de soleil ami, nouvelle lumière jetée sur le sujet.

L'usine s'est vidée de ses ouvriers de la semaine, plus de trois huit qui tiennent le oui que endé ici comme ailleurs, le monde industriel un souvenir d'Histoire pour devoir de mémoire, les murs s'écartent sur le vide au-dessus de l'escalier qu'on descend, chargé de bagages, top, départ. Espèce de fuite, de trop rien vu, de vision déformée par les

gouttes

sur le pare-brise de l'usine. Grève.

Stéphanie Benson

Résidence de la boutique d'écriture du Grand Toulouse

Novembre 2008 à L'Usine